Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **12 (1962)**

Heft 1

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE

L.-J. RONDELEUX : *Isaïe et le prophétisme.* Collection « Maîtres spirituels », 24. Paris, Editions du Seuil, 1961, 189 p.

Le livre de Rondeleux a toutes les qualités de la collection « Maîtres spirituels » : présentation impeccable, illustrations heureuses, souci de large synthèse. Il en a aussi les défauts : discussion sommaire de problèmes difficiles, par obligation technique (les ouvrages de cette série ne dépassent jamais, par principe, 190 pages) et par volonté de vulgarisation. — Ceci dit, il faut reconnaître que l'auteur répond avec brio au défi de son titre et qu'il trace, quoique à gros traits, un portrait très remarquable du prophétisme biblique. Il décrit par exemple avec beaucoup de précision l'évolution spirituelle d'Esaïe, qui commençant son ministère dans le style d'Amos — tout ou rien — l'achève dans la conscience de l'élection, autour de l'« Emmanuel » du reste d'Israël. — Replacé dans son contexte historique, Esaïe retrouve, dans le livre de Rondeleux, son admirable et pur visage. Un très bon livre donc, dans les limites qui lui sont imposées par la collection dont il fait partie. ERIC FUCHS.

J. STEINMANN : *Le livre de la consolation d'Israël et les prophètes du retour de l'Exil.* Paris, Editions du Cerf, 1960, 300 p. Lectio divina, 28.

En 300 pages, l'auteur place devant nos yeux une fresque immense de la littérature biblique exilique et postexilique. S'il s'attache particulièrement à l'étude du Deutéro-Esaïe, il ne néglige pas pour autant le Trito-Esaïe et d'autres textes de cette période : Lamentations, Aggée, Zacharie, Malachie, Esdras, Néhémie, Ruth, Jonas, Ps. 137, Deut. 28, Es. 13-14. — Après une introduction critique destinée à présenter la personne du Deutéro-Esaïe, M. Steinmann situe la littérature biblique dans son contexte historique. Les royaumes babylonien, grec, perse du VI^e siècle défilent ainsi devant le lecteur et de nombreuses citations d'auteurs profanes de l'époque éclairent encore ces pages. Les textes bibliques sont examinés dans leur ordre historique présumé. Il n'est pas possible d'entrer ici dans le détail d'un si vaste ensemble où beaucoup de choses sont dites en peu de mots. On appréciera en tout cas la manière alerte de l'auteur : ici il précise quelque point de critique textuelle, là il donne sur le texte une suite de notations rapides ou quelque hypothèse importante. Notons à ce propos qu'il ne voit pas dans le « serviteur » une personne unique : il peut s'agir une fois de Cyrus, là du prophète lui-même résumant dans sa personne le peuple d'Israël, ailleurs du prophète Jérémie. Les deuxième et troisième chants du « serviteur » seraient des « confessions », nées de la persécution que celui-ci (Deutéro-Esaïe) aurait endurée. Es. 55-66 serait l'œuvre de plusieurs personnes. — On s'étonne un peu de voir définir certaines pages de II Es. de « littérature clandestine », de pamphlet de « résistance ». De même, on se demande si vraiment Moïse était « monothéiste » (pourquoi ne pas utiliser, en le définissant, le terme d'« hénothéisme » ?) Certaines affirmations importantes auraient mérité qu'on y consacrât plus de temps ; mais l'auteur n'a-t-il pas dû beaucoup embrasser dans un seul ouvrage ? Les éditeurs auraient eu avantage à consentir à deux

volumes, qui auraient ainsi rendu davantage justice à la science de l'auteur, à son excellente documentation et à la littérature biblique elle-même. Ces quelques critiques ne veulent rien enlever à l'excellence du résultat obtenu, qui éclaire splendidement ces pages exiliques et postexiliques de l'Ancien Testament. Une grande sensibilité littéraire et poétique, une belle langue, souple, lyrique souvent, aux images vivantes et hardies, donnent à l'ouvrage une valeur supplémentaire. PHILIPPE REYMOND.

Job. Texte français, introduction et commentaires par JEAN STEINMANN. Editions Desclée de Brouwer, 1961, 156 p. Collection « Connaître la Bible ».

Ezéchiel. Texte français par JEAN STEINMANN. Introduction et commentaires par une équipe biblique du Centre d'étude Notre-Dame. Même collection, mêmes éditeurs, 1961, 192 p.

J. Steinmann, auteur de trois des quatre volumes déjà parus dans cette collection, nous présente deux nouveaux ouvrages. Nous avons déjà dit les mérites de cette série qui entend mettre à disposition de tous les richesses des travaux exégétiques et archéologiques récents, sans pour cela tomber dans des simplifications outrancières. — Le commentaire de Job est pour l'essentiel le même que celui que Steinmann présenta jadis dans la collection « Témoins de Dieu ». Quant au texte, c'est celui que l'auteur établit pour la série « Lectio divina » (16, 1955). — Le texte d'Ezéchiel suit également la version proposée par Steinmann pour « Lectio divina » (13). L'auteur distingue cinq parties : 1. Les prophéties annonçant la ruine de Jérusalem (antérieures à 587). 2. Les oracles proférés pendant le siège de Jérusalem (587-586). 3. Les oracles proférés à Tell-Abib en Babylonie (585). 4. Les prophéties sur le nouveau Temple et la nouvelle Palestine (573). 5. Les oracles secondaires contre les nations. On le voit, Steinmann adopte totalement l'hypothèse d'un important ministère jérusalémite d'Ezéchiel, avant l'exil, ce qui l'entraîne à des remaniements considérables du texte. L'importance donnée à ce ministère soulève quelques questions, dont celle de l'absence de toute mention du ministère de Jérémie dans cette partie de l'œuvre d'Ezéchiel (et réciproquement) et celle du caractère schématique, abstrait des références faites par le prophète à la situation de la ville sainte avant l'exil. — Deux ouvrages qui, comme les quatre précédents déjà recensés dans notre *Revue* (1961, p. 187-188) comblent une lacune : l'absence d'introductions simples et bien présentées aux livres les plus méconnus de l'Ancien Testament. ERIC FUCHS.

NOUVEAU TESTAMENT

RONALD S. WALLACE : *The Gospel miracles.* Studies in Matthew, Mark and Luke. Edinburgh and London, Oliver and Boyd, 1960, 161 p.

Contrairement à ce que semble annoncer son titre, cet ouvrage n'est pas une étude de théologie biblique sur le miracle dans les synoptiques. Tout au plus y trouve-t-on, ici ou là, une brève indication sur le sens et la portée des miracles dans l'œuvre du Christ. Il ne contient rien non plus sur les problèmes que les miracles évangéliques posent à la pensée moderne. Il s'agit d'une série de sermons consacrés à des récits de miracles ; bien souvent, l'auteur s'intéresse moins à l'acte miraculeux lui-même qu'aux circonstances qui l'entourent ; il ne résiste

pas toujours à la tentation des explications psychologiques ni à celle de prolonger les lignes du texte biblique. Mais ces études s'appuient sur une solide érudition exégétique, et témoignent d'un sens aigu de l'actualité de l'Evangile. Elles offrent un bel exemple d'une homilétique à la fois enracinée dans l'Ecriture et résolument moderne. ANDRÉ GOY.

FRANÇOIS AMIOT, P.S.S. : *563 méditations sur les évangiles et saint Paul.* Tome III. Temps après la Pentecôte : Juin, juillet, août. Collection « Vie intérieure ». Paris, Editions Aubier, 1961, 284 p.

L'auteur médite tour à tour sur la Trinité, l'Eucharistie, le Sacré-Cœur, divers saints du calendrier, les Béatitudes et le Notre Père. Parmi beaucoup d'excellentes pages, il en est quelques-unes qu'il est assurément difficile pour des réformés d'accepter. Ainsi cette page sur l'Assomption de Marie : « Quelle fierté pour des chrétiens de voir leur mère élevée dans la gloire céleste... La glorification de la mère rejaillit sur ses enfants ; ... sa glorification totale rend plus certaine encore notre propre glorification, parce qu'elle est accordée miséricordieusement par Dieu à une créature, tandis que la glorification du Christ lui est due au double titre de Fils éternel de Dieu et de Rédempteur. La résurrection du Christ garantit la nôtre, mais cette garantie est en un sens accrue par la glorification de la Vierge... » (p. 168). — L'intérêt d'un tel ouvrage me semble être avant tout documentaire : c'est un témoignage de la manière dont s'exerce la vie spirituelle d'un chrétien de tradition catholique romaine ; la compréhension du texte biblique y joue un rôle mineur, par contre son utilisation, comme celle de la vie des saints, à des fins morales ou exemplaires forme l'essentiel de ses méditations. Ce qui donne à ces pages un accent volontariste et triste, qui n'est pourtant pas la note dominante des évangiles ou de saint Paul !

ERIC FUCHS.

RODOLPHE KASSER : *Papyrus Bodmer XVII. Actes des apôtres, épîtres de Jacques, Pierre, Jean et Jude.* Bibliotheca Bodmeriana, Genève, 1961, 272 p., 4 pl.

Ce nouveau manuscrit néo-testamentaire, qui sera désigné désormais officiellement sous le sigle P^{74}, est un codex de papyrus du VI^{e} ou du VII^{e} siècle, donc postérieur de quelques siècles aux nombreux documents bibliques déjà publiés de la Bodmeriana. Bien que conservé avec sa reliure, il a perdu du fait de l'humidité et des mauvais traitements des portions non négligeables de texte. Ce qui reste est néanmoins abondant : début des *Actes* jusqu'à *Jacques* 11 : 10 sans grand dégât, et 54 fragments allant en décroissant de 17 lignes (sur 33) à 7 lettres pour les 54 rectos et versos correspondant à la suite des épîtres. Bien informé de la complexité des problèmes relatifs à la tradition manuscrite du N.T. et papyrologue averti, M. Kasser a pris le sage parti de publier simplement une transcription diplomatique dont la fidélité est au-dessus de tout doute, se laissant la seule liberté de séparer les mots et se contentant de signaler en note, pour une première orientation, les différences autres que purement orthographiques d'avec le texte admis par la 24^{e} édition de Nestle (révision Aland, 1960). Un témoin relativement aussi tardif que ce codex ne devait pas ménager de surprises à la critique textuelle. Et pourtant le lecteur attentif bute bientôt sur quelques variantes encore inconnues, sauf erreur (les rencontre-t-on chez les Pères de l'Eglise ?), dont les plus remarquables me paraissent être les suivantes : *Actes* 1 : 15 : « Pierre se leva au milieu des *apôtres* » (vulg. : *frères* ou *disciples*),

28 : 31 : « enseignant ce qui concerne *la royauté de* (vulg. : *le Seigneur*) Jésus-Christ » ; enfin, *Jacques* 1 : 27 : « visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction et *les protéger par un bouclier* (vulg. : *se préserver soi-même*) contre le monde », variante qui a chance d'être, malgré son unicité, la rédaction authentique du verset. Une excellente introduction décrit les particularités graphiques et orthographiques du texte et élimine les pseudo-variantes, de manière à délimiter aussi exactement que possible le domaine où devra s'exercer la critique. Bref, cette publication satisfait à tout point de vue — et jusque dans sa belle typographie — aux exigences actuellement plus élevées que jamais de l'édition scientifique.

FRANÇOIS LASSERRE.

HISTOIRE DE LA PENSÉE ET DE L'EGLISE CHRÉTIENNES

ORIGÈNE : *Homélies sur Josué.* Texte latin, introduction, traduction et notes de Annie Jaubert. Paris, Editions du Cerf, 1960, 518 p. Sources chrétiennes, 71.

Après l'édition et la traduction des homélies d'Origène sur la Genèse, l'Exode et les Nombres, voici celles sur les événements principaux racontés dans le livre de Josué. Elles furent prononcées d'après Harnack, que suit ici Mme Jaubert, à la fin de la carrière d'Origène, vers 249-250. Avec Josué, le didascale se trouvait devant de singulières difficultés : comment pénétrer le sens mystérieux de ces récits, souvent scandaleux pour la raison et la foi, relatifs à la conquête de Canaan ? Mme Jaubert indique comment Origène, « apôtre et pasteur d'âme », les surmonte en s'appuyant sur le dogme de l'inspiration de l'Ecriture et sur la nécessité théologique d'en donner une interprétation spirituelle et édifiante, sans recourir à des explications métaphysiques. Elle étudie avec beaucoup de bonheur les interprétations typologiques juives, puis chrétiennes du thème de la « Terre promise » (A. T., Philon, N. T., Pères apostoliques, Justin, Irénée, etc.), la distinction origénienne entre « terre d'en bas » et « terre d'en haut », reprise non de Platon, mais de l'Ecriture. Pour Philon, elle symbolise l'âme et ses vertus, dans la transposition origénienne, son sens est déterminé par le Christ, son actualisateur et son donateur, préfiguré par Josué ; elle n'est donc plus comme chez les Pères la chair du Christ, l'Eglise, les baptisés, dans sa relation aux mystères baptismal et eucharistique, mais sa réalité dépend du Christ. Elle est donc déjà donnée par le Christ à l'âme, mais elle doit aussi faire l'objet de constants combats : la vie chrétienne qu'inaugure le passage du Jourdain est une lutte incessante ici-bas. Il y a, comme le remarque judicieusement Mme Jaubert, une correspondance entre le trajet actuel de l'âme (sa destinée) et son trajet futur (sa destination), parce qu'il y a une correspondance fondamentale entre la « terre de l'âme » dans son devenir et sa précarité et la terre céleste dans son éternité et sa permanence symbolisée typologiquement par la terre promise. Trois appendices complètent cette introduction, sur l'angélologie d'Origène, sur Rufin son traducteur, fidèle bien qu'il le paraphrase et l'adapte, en comparaison du texte fragmentaire plus schématique de Procope, et enfin les textes de Justin, Irénée, Barnabé sur le symbole de la Terre promise. Traduction claire, agréable à lire, faite sur le texte de Baehrens du Corpus de Berlin.

GABRIEL WIDMER.

Saint AUGUSTIN : *Commentaire de la première épître de Jean.* Texte latin, introduction, traduction et notes par Paul Agaesse, S.J. Paris, Les Editions du Cerf, 1961, 452 p. Sources chrétiennes, 75.

Prêchées vraisemblablement en 415 (selon l'hypothèse encore contestée du P. Le Landais, à laquelle se rallie le P. Agaesse), ces admirables homélies datent

de l'époque où saint Augustin s'efforce de liquider le schisme donatiste, commence la rédaction du *De Trinitate* et du *De Civitate Dei*, époque donc de prometteuse fermentation intellectuelle et spirituelle que reflète le *Tractatus*. Dans sa substantielle introduction, le P. Agaesse, l'un des traducteurs du *De Trinitate* dans la *Bibliothèque augustinienne*, découvre la richesse du contenu du *Tractatus* augustinien, ce « genre littéraire complexe qui participe de l'exégèse, de l'homélie, du commentaire spirituel et de la réflexion théologique », fruit de l'*intellectus fidei* augustinien. Dans ces conditions, on regrette qu'il ait intitulé sa traduction, commentaire, terme équivoque pour le lecteur mal informé ; il aurait mieux fallu le mot « traité ». Il est utile pour apprécier cette manière de lire et de comprendre l'Ecriture d'être renseigné sur le contexte liturgique et historique, le P. Agaesse le fait sans surcharges pédantes, mais où il excelle c'est dans son analyse lexicographique et théologique des vocables augustiniens désignant l'amour *(dilectio, amor, caritas)*. Ici, introduction et textes s'éclairent remarquablement : l'amour de Dieu à la fois substantiel et relatif à sa créature se manifeste pleinement dans l'incarnation du Verbe dans sa totale gratuité et s'offre généreusement au croyant. Ainsi s'insère-t-il en l'homme, le dépouillant du faux amour qu'est la *cupiditas* et le reliant étroitement à la source de tout bien, ainsi se développe-t-il, tout en maintenant la crainte due à Dieu et l'obéissance requise par la Loi. Voilà le lecteur en présence de cette métaphysique et de cette théologie de la charité (dans le sens que lui donne saint Augustin), avec son double mouvement d'intériorité et de transcendance qui est la clef de l'augustinisme de tous les temps. Dans une telle métaphysique et une telle théologie, la réflexion n'est pas absente, au contraire, l'amour est inséparable de la connaissance et permet l'épanouissement de l'*intellectus fidei*. Mais amour et connaissance convergent vers l'édification de l'Eglise, terme de l'effort du prédicateur. Saint Augustin le rappelle à nos prédicateurs actuels en ces pages qu'ils devraient lire et relire. GABRIEL WIDMER.

GHISLAIN LAFONT, O.S.B. : *Structures et méthode dans la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin*. Bruges, Desclée de Brouwer, 1961, 512 p. Textes et études théologiques.

Cette thèse réalise le vœu du P. Chenu : « Etablir le plan de la Somme... en s'attachant à discerner, sous les divisions et les subdivisions, le développement interne, la poussée et l'engagement des problèmes » *(Introduction à l'étude de saint Thomas)*. L'auteur remplit ce programme en éclairant les articles de la *Somme* par les passages parallèles du *Compendium* et de la *Summa contra Gentiles*, en les regroupant et en les interprétant les uns par les autres. Ils gravitent tous autour de la révélation de Dieu, comme Bonté et Sagesse, créateur par pure générosité des anges, des hommes, les conviant à la béatitude, en les douant d'une nature adéquate à leur fin dernière. Dieu, causalité efficiente, finale et exemplaire est le fondement de cette métaphysique de l'Exode, déjà mise à jour par Et. Gilson et qui constitue le contenu de la *Prima pars*. Elle repose sur la révélation et est mise en œuvre grâce à un aristotélisme néoplatonisé renouvelé par saint Thomas ; elle comprend donc une économie (histoire du salut) et une ontologie. Ainsi la théologie de la sagesse de Dieu débouche sur une théologie de l'Image (le Christ, puis les créatures) et amorce de ce fait la *Secunda Pars*, consacrée au développement de l'Image (théologie de la liberté chrétienne) et la *Tertia Pars* (théologie des mystères ou de la condition chrétienne, récapitulée en Christ dans son Incarnation, sa rédemption et sa

présence sacramentelle dans l'Eglise). Cette esquisse rend compte du mouvement de la *Somme*, centrée sur la notion d'Image (en Christ ; conformisation de la créature à l'Exemplaire ; mystères et moyens pour y accéder), de l'importance de la première et de la troisième partie pour la compréhension de la seconde (l'histoire des avatars de la liberté de l'homme, de son agir, de sa fin : la béatitude). Dom Lafont montre en quoi la méthode de saint Thomas n'est pas déductive, mais d'éclairement du contenu de l'acte humain à la lumière de la révélation, en quoi cette méthode permet une théologie de l'histoire (ancienne et nouvelle loi), de la grâce. Pour ne pas grossir démesurément son analyse, l'auteur n'a pas abordé la *Secunda Secundae* ; mais son étude suffit à mettre en place les thèmes principaux de la Somme pour situer la fonction récapitulatrice du Christ, présente dans tout l'édifice et manifeste dans sa dernière partie ; elle nous fait voir les correspondances entre l'œuvre du Fils et le destin des élus, correspondances entre la *Prima pars* et la *Tertia* dans leurs débuts, entre la *Secunda* et la deuxième partie de la *Tertia* (consacrée à la théologie et à l'économie sacramentelle). A ce sujet, Dom Lafont regrette que saint Thomas n'ait pas repris son traité de la grâce au niveau des effectuations de l'économie sacramentelle, il aurait été victime de la décadence du sens sacramentel à son époque. Dans ses conclusions, l'auteur fait le rapprochement entre le plan de la *Somme* et la contemplation johannique (*elevata* = touchant au mystère de Dieu ; *ampla* = s'étendant à toute la puissance créatrice du Verbe ; *perfecta* = examinant le retour de l'humanité à Dieu par le Christ, en son Temple qu'est l'Eglise). Cette thèse, dont l'importance n'est pas à souligner, nous introduit au cœur même de la pensée de saint Thomas, de sa théologie, si souvent mal interprétée par des commentateurs qui la dégagent de son contexte vivant. A la suite de Gilson, du P. Chenu, Dom Lafont en s'attachant à une œuvre de saint Thomas, s'efforce de la débarrasser des badigeons successifs dont les « thomistes » l'ont enduite et la voici rendue à sa jeunesse première avec ses audaces, ses grandeurs et ses faiblesses. En lisant, puis en consultant cet admirable instrument de travail, qui ne remplace nullement ceux des devanciers de Dom Lafont, on se prend parfois à songer à ce qu'aurait pu être la théologie d'un Luther ou d'un Calvin s'ils avaient seulement soupçonné la théologie du XIII^e^ siècle dans sa vérité. Pour que cette initiation puisse remplir son rôle auprès des théologiens réformés, il faudrait lui adjoindre un bref mais substantiel lexique, où les termes de l'Ecole déjà définis çà et là dans le corps de l'ouvrage seraient expliqués d'une manière plus systématique. GABRIEL WIDMER.

Saint THOMAS D'AQUIN : *Contra Gentiles*. Livre premier. Texte de l'édition léonine. Introduction de A. Gauthier. Traduction de R. Bernier et de M. Corvez. Paris, Lethielleux, 1961, 471 p.

En recensant les volumes précédents de cette remarquable publication, nous avons dit les mérites de la présentation du texte latin (celui de la Léonine) et de la traduction française, qui, sans sacrifier la précision de la terminologie, est cependant agréable à lire. Comme pour les volumes parus, ce dernier, avec lequel s'achève la traduction intégrale de la *Somme contre les Gentils*, se signale par la bienfacture de la table analytique et de la table des matières. Ce qui lui donne une valeur exceptionnelle, c'est la précieuse introduction de plus de cent pages du P. Gauthier, connu par une thèse magistrale sur *Magnanimité*, l'idéal de la grandeur dans la philosophie païenne et dans la philosophie chrétienne, parue chez Vrin et par un commentaire fort savant de l'*Ethique à Nicomaque*, paru chez Nauvelaerts. Avec une acribie sans défaillance, il examine la

délicate question des manuscrits et celle de l'autographe, dont on a reproduit la page célèbre où saint Thomas cesse sa rédaction à Paris et la corrige en Italie. Grâce à cette étude, il parvient à fixer la date de composition : commencée à Paris en 1259, la *Somme* est reprise, puis achevée avec des revisions en Italie de 1260 à 1264 au plus tard. Avec la même ingéniosité et une documentation tout aussi étendue, le P. Gauthier dégage le plan et l'intention de l'ouvrage, critiquant et redressant les opinions de ses prédécesseurs : il n'est pas destiné aux missionnaires dominicains envoyés chez les Maures (thèse soutenue au XIVe siècle par Marsili), ni ne polémique contre les averroïstes parisiens (thèse des Pères Gorce et Féret) ou les hérétiques (manichéens, valdotains, etc.), mais il est un traité de « sagesse théologique » contemplative, pour montrer comment la doctrine de Jésus relaie celle d'Aristote. La réfutation des erreurs philosophiques et théologiques prépare la découverte de la vérité. Selon la perspective propre à la sagesse de Dieu, le monde des créatures est étudié à partir de Dieu et de son agir. La fonction de la raison dite de convenance est de « manifester pour le compte de la théologie une vérité déjà crue » ; celle de l'Ecriture est d'« énoncer la vérité de foi qu'il s'agissait de manifester ». Les trois premiers livres, selon le P. Gauthier, ne développent pas les vérités philosophiques contenues dans la révélation et démontrables par la raison (le désir naturel de voir Dieu, comme béatitude) ou les vérités communes aux trois religions monothéistes (judaïsme, christianisme, islamisme), mais les thèmes théologiques susceptibles d'être corroborés par des analogies découvertes chez les philosophes (ainsi le désir de la béatitude et le désir du savoir chez Aristote). Le quatrième livre serait l'achèvement normal des trois premiers, du mouvement qui les anime ; il comprendrait l'étude des vérités théologiques qui n'ont aucune référence analogique dans la philosophie (Trinité, Incarnation), mais qui prennent un sens à la lumière des premières. Ce plan répond à des exigences internes au donné théologique (si certaines de ses vérités ne se référaient analogiquement à aucune des vérités humaines, le donné théologique n'aurait aucun sens pour nous) et à sa finalité spécifique (Dieu fait connaître d'abord les vérités dont l'homme peut avoir une connaissance par analogie et ensuite les vérités sans analogie). On notera dans cet exposé la clarté avec laquelle l'auteur définit le thomisme par rapport à l'augustinisme (la notion de nature), ses réserves sur l'interprétation historicisante du P. Chenu, sa défense de la *Summa contra Gentiles* comme livre du maître, expression la plus dépouillée d'historicité de la théologie spéculative et illustration du refus d'une théologie évangélique appauvrie et déficiente. Elle rend manifeste le pouvoir de l'intelligence en théologie ; « parce qu'elle répondait à un besoin éternel (celui de l'intelligibilité), elle est actuelle à jamais ». Ce « discours de la méthode théologique » du P. Gauthier soulèvera des objections, mais il marquera aussi une date dans l'histoire de la théologie. Après avoir apprécié l'exposé du P. Gauthier, on regrette qu'il n'ait pas donné à cette édition de la *Somme* les notes historiques et doctrinales qui la rendraient plus facilement accessible à des lecteurs non initiés ; peut-on espérer un cinquième volume qui viendrait couronner l'ouvrage ?

GABRIEL WIDMER.

PETER BRUNNER : *Luther und die Welt des 20. Jahrhunderts*. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1961, 78 p. Collection « Kleine Vandenhoeck-Reihe », 109.

C'était une gageure de prétendre traiter, en moins de cent pages, un sujet aussi complexe et aussi vaste. Le professeur de théologie systématique de

Heidelberg en est conscient. Mais son livre contient le texte d'une série de leçons données en 1960 au « Luther-College » de Decorah (Iowa), et dont la publication a été imposée par les organisateurs des « Martin-Luther-Lectures ». Cela explique l'allure rapide et un ton très direct. — L'auteur se défend d'être ni un spécialiste du grand réformateur, ni un familier des problèmes sociaux, économiques et politiques de notre temps. Dès lors, il est d'autant plus remarquable qu'il ait réussi, sans aucunement « moderniser » Luther, à confronter quelques-unes de ses idées fondamentales avec les tendances générales de notre époque, et à faire ressortir — sans jamais tomber dans l'anachronique et le factice — l'admirable actualité du génie religieux dont nous séparent plus de quatre siècles marqués d'événements de première importance. — Au cours de trois chapitres, d'inégale longueur, sont abordés ces grands sujets : le sens de l'histoire, la guerre et la paix, foi et civilisation. A propos de chacun d'eux, M. Brunner rappelle les certitudes de Luther, et leurs raisons d'être historiques. Après quoi il pose la question : Quel sens peuvent avoir pour nous, chrétiens d'aujourd'hui, ces affirmations qui, au premier abord, semblent dépassées, vieillies ? Puis, grâce à un rapprochement inattendu mais suggestif, voici que l'homme de Wittenberg se trouve tout près de nous. Signalons à ce propos, à titre d'exemple, les observations sur la condamnation, par Luther, de toute guerre « préventive » inspirée par une prétendue sagesse politique — et sur les assises du droit international, établi par la charte des *Nations Unies* (p. 38). — A lire ces pages riches de substance, et pourtant limpides, on apprend ou réapprend beaucoup sur l'initiateur de la Réforme ; on est introduit de façon sagace dans les angoissants problèmes d'aujourd'hui ; et, tout comme Luther à une époque des plus chaotiques, on retrouve de fermes raisons d'espérer. — Une apologétique de réelle valeur.

EDMOND GRIN.

THÉOLOGIE CONTEMPORAINE

P.-R. REGAMEY, O.P., et collaborateurs : *Redécouverte du jeûne.* Collection « Sagesse du corps ». Paris, Editions du Cerf, 1959, 450 p.

Dans ce livre très important pour le renouveau de la spiritualité, tout n'est pas d'égale valeur. Mais l'on comprend que pour être complet et pour rester nuancé, le P. Regamey — qui édite l'ouvrage et qui en a rédigé une bonne partie lui-même — ait tenu à s'assurer le concours d'islamisants, d'historiens des religions, de médecins, de psychologues, comme aussi celui d'une admiratrice du mahatma Gandhi. La redécouverte du jeûne que préconise l'ouvrage me paraît cependant surtout éclairante et convaincante à cause des chapitres consacrés à l'histoire du jeûne dans la Bible et dans l'Eglise (p. 15-150), à cause d'une théologie de la faim singulièrement lucide et profonde que propose un anonyme religieux prisonnier de guerre (p. 349-381), enfin à cause de la sobre initiation à un jeûne chrétien par laquelle le P. Regamey termine l'ouvrage (p. 385-436). Il y a dans ce livre une vaste somme d'érudition (un index de neuf pages en donne un aperçu) ; mais cette érudition est au service d'un appel sérieux demandant à l'Eglise d'oser à nouveau montrer qu'elle n'est pas de ce monde.

JEAN-JACQUES VON ALLMEN.

TH. G. CHIFFLOT, O.P. : *Approches d'une théologie de l'histoire.* Paris, Editions du Cerf, 1960, 132 p.

Ce petit livre réunit quatre articles parus dans des revues catholiques, qui abordent tous le problème du sens de l'histoire. Les réflexions pénétrantes de l'auteur à propos de la pensée d'O. Cullmann, du P. Bouyer, de saint Thomas

d'Aquin vu par le P. Chenu ou de Teilhard de Chardin convergent pour faire apparaître la complexité de ce qu'on entend par histoire et la nécessité d'une élucidation théologique à partir de l'histoire elle-même. C'est ainsi qu'il reproche à l'auteur de *Christ et le temps* et, plus généralement, aux théologiens protestants de s'arrêter devant le mystère de la Révélation en se bornant à le décrire plutôt que de chercher à en prendre conscience et à le rendre intelligible. Au contraire, saint Thomas offre l'exemple d'une démarche théologique qui, sans aucunement évacuer le caractère historique de la Révélation, remonte à ses raisons divines et se constitue en sagesse. Le débat n'est pas près de se clore sur ce grand sujet, où la contribution de l'Eglise orientale mériterait aussi la plus vive attention.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

History's Lessons for Tomorrow's Mission. Milestones in the history of missionary thinking, Genève, numéro spécial de *The Student World*, 1-2/1960, 300 p.

Ce recueil a été publié par la Fédération universelle des Associations chrétiennes d'étudiants pour son programme « Vie et mission de l'Eglise » qui s'est achevé en 1960 par la Conférence de Strasbourg. Une trentaine de collaborateurs ont étudié les expériences missionnaires du passé tout en s'attachant surtout à analyser leurs répercussions dans la réflexion théologique. De ces pages, il ne se dégage donc ni une tactique ni une stratégie missionnaire, mais une compréhension du passé qui devrait éclairer les situations présentes ou futures. La diversité des points de vue, la multiplicité des sujets se justifient puisqu'il s'agit d'ouvrir de nouvelles perspectives et de rompre avec une pensée missionnaire conformiste, enlisée dans la description partiale de l'immédiat et l'apologie du travail réalisé. — Les meilleures études se rapportent à des situations marginales. Que ce soit en analysant la situation paradoxale de la fin de l'Empire romain ; en prouvant l'ancienneté et la complexité des relations avec l'Asie ; en détruisant les préjugés tenaces sur l'inertie missionnaire des Eglises orthodoxes et en décrivant leurs missions en Mongolie et au Japon ; en montrant la lourde responsabilité chrétienne et occidentale dans l'échec des Missions auprès des musulmans ; ou enfin, en rappelant que les Hussites par exemple favorisèrent les Missions au contraire des réformateurs occidentaux ; tous ces travaux prouvent que les problèmes missionnaires actuels ont un lointain passé et qu'il serait regrettable d'en abandonner l'étude à quelques érudits. Les études sur les œuvres de saint François Xavier et Raimond Lulle sont particulièrement bonnes, encore que Zinzendorff par exemple aurait mérité tout autant d'attention. Peut-être aurait-on pu mettre en relief « L'Affaire des rites chinois » qu'Etiemble vient d'étudier scrupuleusement ou le passé de l'Amérique latine qui est fort mal présenté. — L'étude des situations contemporaines est bien moins serrée malgré une brillante analyse du professeur Kraemer et une description de la situation allemande sous le régime nazi. Il semble que le recueil, lorsqu'il atteint le XX^{e} siècle, se dissout dans la multiplicité des problèmes immédiats sans arriver à en dégager les points marquants. D'autre part, on passe insensiblement d'une étude de la réflexion sur la mission à une réflexion sur l'évangélisation. On pourrait s'étonner de la place accordée aux études de problèmes spécifiquement nord-américains et à voir le petit nombre de collaborateurs protestants d'Europe centrale, imaginer qu'il s'agit d'un parti pris désagréable. — Les bibliographies sont de valeur inégale faute d'une méthode commune et l'absence de toute référence à un ouvrage hispano-portugais étonne de la part d'un mouvement qui

se préoccupe tant de l'Amérique latine. Néanmoins ces réserves sont minimes et ce recueil, traduit en français, compléterait heureusement une bibliographie protestante trop modeste. PIERRE FURTER.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

HOMÈRE : *L'Iliade. L'Odyssée.* Traduction de Mario Meunier. Introduction de Jacques Sulliger. Lausanne, Guilde du Livre, 1961, 965 p.

Nous signalons cette édition qui, outre l'avantage de présenter une traduction excellente en un seul volume, nous vaut une introduction très remarquable de Jacques Sulliger. Il était difficile de dire davantage en moins de mots : car il fallait comprendre (et faire comprendre) le sens de ces épopées, que nous avons trop tendance à considérer comme des « œuvres d'art », ou pour le moins des œuvres « littéraires ». Jacques Sulliger définit alors clairement l'aède (qu'il oppose au rhapsode), et redonne un sens aux répétitions homériques et aux fameuses épithètes. — Dans sa conclusion, Jacques Sulliger reprend les thèmes principaux d'une étude qu'il avait publiée sur les dieux chez Homère. — Un long index complète cet ouvrage. J.-CLAUDE PIGUET.

OLOF GIGON : *Les grands problèmes de la philosophie antique.* Traduction de l'abbé Maurice Lefèvre. Paris, Payot, 1961, 342 p. Bibliothèque scientifique.

L'abbé Maurice Lefèvre a traduit d'une manière remarquable ce livre important, publié en 1959 sous le titre *Grundprobleme der antiken Philosophie* (Francke Verlag, Bern und München). Dans son introduction, l'auteur souligne avec énergie que « la philosophie, aussi bien la chose que le mot, est née chez les Grecs et qu'il n'existe de philosophie, au sens vrai du mot, qu'exclusivement dans la tradition qui nous vient des Grecs ». Le mérite de son ouvrage est de nous proposer une présentation nouvelle, dynamique, de la pensée antique. M. Gigon n'écrit pas l'histoire des idées ainsi qu'on dresse le catalogue de systèmes périmés qu'on passe en revue comme on défile devant les vitrines d'un musée. Il prétend saisir la pensée antique en mouvement, dans son devenir et dans son action historique. — Son livre comprend trois parties : la première, la plus originale, étudie la philosophie antique en tant que phénomène historique, avec l'apparition successive de ses parties principales : philosophie de la nature, éthique, logique, ainsi que leurs influences sur la culture et la société antiques. La deuxième partie s'attache à définir le sens de certains concepts (nature, fin, cause, nécessité, etc.) qui sont aujourd'hui encore les fondements de la pensée occidentale. Dans la troisième partie enfin sont exposés les problèmes essentiels sur lesquels s'exerça la réflexion des Anciens : le cosmos, l'âme, les vertus, l'Etat — pour ne citer que quelques têtes de chapitre. — S'adressant au public cultivé, l'auteur a renoncé à toute discussion de caractère technique et il ne fait, à dessein, aucune mention de l'abondante littérature moderne consacrée à ces questions. Les quelques références que renferme son livre (à peine une trentaine) renvoient toutes à des œuvres antiques. Mais il tient compte largement des apports de la philologie moderne qui, trop souvent méconnue des philosophes, projette sur les penseurs de l'antiquité des clartés nouvelles. C'est pourquoi cet ouvrage de vulgarisation intéressera aussi le spécialiste. La synthèse qu'il nous présente témoigne d'une érudition peu commune, mais si parfaitement maîtrisée que jamais elle n'altère la netteté des lignes ni n'affaiblit la rigueur de la pensée. JACQUES SULLIGER.

HERMANN GAUSS : *Philosophischer Handkommentar zu den Dialogen Platos*. III, 2. Die Spätdialoge Philebus, Timaeus, Critias und Gesetze. Bern, Herbert Lang, 1961, 268 p.

Cette sixième livraison — cf. cette *Revue* 1961, p. 200 — qui sera suivie encore d'un volume d'index, clôt le monumental *Handkommentar* par l'étude des dialogues tenus par M. Gauss pour les plus importants. Au commentaire du *Philèbe*, qui s'attache à mettre en lumière la relation de la connaissance et du souverain Bien, l'auteur a joint un chapitre sur la *Lettre VII* et, à propos de la leçon non publiée *Du Bien*, une réfutation de la théorie de Wilpert selon laquelle Platon y aurait identifié le Bien avec le principe du nombre, ou nombre idéal. Cette réfutation doit confirmer l'interprétation de la doctrine du *Philèbe* d'une idée du Bien qui n'aurait pas d'existence indépendante ni ne se laisserait identifier avec aucun être, mais qui, constamment spécifiée dans le monde du devenir, vaudrait seulement comme moyen de connaître ce monde. Telle est, sommairement résumée, la thèse fondamentale de M. Gauss. Le Bien ainsi ramené à la formule « ce qu'il est bon que les choses soient », le *Timée* et le *Critias* s'expliquent comme la description d'un univers qui manifeste ce Bien contingent. Pour les *Lois*, l'auteur a renoncé à un commentaire courant. Soucieux seulement d'en recueillir l'enseignement proprement philosophique, il adopte une présentation synthétique groupant les passages les plus instructifs sous six rubriques : logique et connaissance, métaphysique, esthétique, éthique, politique, philosophie de la religion et de l'histoire. L'*Epinomis*, tenue pour apocryphe, n'est pas mentionnée. — Avec la première partie du tome III, ce fascicule devait exposer la philosophie de Platon dans son état le plus élaboré, qui est aussi le plus cher à l'auteur du *Handkommentar*. Cette intention est réalisée de manière magistrale. Les thèses sont affirmées avec netteté et fermeté ; leur relation avec les textes est partout explicite. Elles pourront ne pas convaincre, mais leur valeur la moins discutable réside dans le fait qu'elles donnent de la dernière étape du platonisme la vue synthétique d'un philosophe, ce qui manquait encore à notre connaissance de Platon. FRANÇOIS LASSERRE.

BORIS MOURAVIEFF : *Gnôsis*. Etude et commentaires sur la tradition ésotérique de l'orthodoxie orientale. T. I (Cycle ésotérique). Paris, La Colombe, 1961, 310 p.

Rien n'est plus difficile au non-initié que de comprendre le sens véritable de l'initiation gnostique. Et il ne doit pas être facile non plus, pour un initié, de *faire comprendre*. On sort de la lecture de cet ouvrage en ayant le sentiment de savoir sur la gnôse de certaines choses qu'on ignorait, mais a-t-on mieux compris ? En de telles matières, en effet, « faire comprendre » doit revenir à « initier », et l'exposé didactique n'est plus alors qu'un assez maigre complément. Surtout que l'exposé didactique use d'analogies auxquelles notre raison façonnée par deux mille ans de rationalisme ne prête *volens nolens* qu'une simple valeur métaphorique. — Par exemple, l'auteur compare notre vie intérieure à un vase rempli de limaille. Soit. Or, les actions mécaniques auxquelles est soumise la limaille sont intensifiées en amplitude et en fréquence (notez la précision physique) par une sensibilisation due à l'introspection. Au-delà d'une certaine intensité, on pourra alors sentir le feu intérieur s'allumer en soi ; et ce feu doit être entretenu par la volonté d'affiner et de cultiver la sensibilité. — Notre raison philosophique, cela est clair, ne comprend rien à de telles affirmations (cf. p. 24-25) qui

se réduisent pour elle à une métaphore prolongée, de goût presque douteux. Je me surprends donc après ce passage en train de *savoir* comment raisonne un gnostique, mais (avouons-le) je n'y comprends rien. Et ce malaise court pendant 300 pages. — Mon incompétence (au niveau d'information qui est celui de l'auteur) m'empêche de distinguer dans ma réserve globale ce qui est imputable à l'auteur, à son sujet... ou au lecteur que j'ai été. Qu'il me soit pardonné.

J.-Claude Piguet.

Paul Diel : *Les principes de l'éducation et de la rééducation fondés sur l'étude des motivations intimes*. Préface de Henri Wallon. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1961, 250 p.

Introduit par une préface bienveillante d'Henri Wallon, le dernier ouvrage de Paul Diel devrait présenter les applications pédagogiques de ses recherches théoriques sur la psychologie de la motivation et sur le symbolisme. Les deux rapports publiés en appendice, comme les multiples analyses concrètes du texte sur la famille, l'amour conjugal, le divorce, témoignent du sage éclectisme de la méthode psychanalytique pratiquée par l'auteur depuis douze ans au « Laboratoire de psychobiologie de l'Enfant », à Paris. — Mais le propos de Paul Diel dépasse ces illustrations puisqu'il prétend fonder cette méthode sur un « soubassement biogénétique » — car, pour lui, toute moralité doit s'enraciner dans la vie biologique — et sur la nécessité d'une élucidation rationnelle des motifs intimes de la vie morale. Cette élucidation, qui élève des instincts à la raison, procède par un mouvement dialectique. D'une part, elle élimine les fausses motivations dues à « l'introspection morbide » qui se sont peu à peu édifiées chez l'enfant selon une « loi d'ambivalence ou d'inharmonie ». D'autre part, elle sublimise et spiritualise les motivations authentiques par une « éducation de la délibération ». « La tâche de l'éducation est de déterminer sainement le déploiement du choix émotif en délibération valorisante, afin d'empêcher ainsi l'installation de la fausse motivation, péril essentiel ancestralement préparé par la constellation des instances » (p. 94). — Ce qui frappe dans cette élaboration réflexive, c'est la simplicité des oppositions mises en œuvre par la dialectique. Non seulement Paul Diel fait preuve d'un pessimisme politique presque apocalyptique, mais il ne dialogue presque jamais avec autrui. Trop souvent, il surestime le rôle de la raison sans tenir compte du poids de l'existence humaine tel qu'il existe dans la corporéité ou dans la rencontre avec autrui. Or, entre la valeur et la non-valeur, l'auteur aurait pu discuter la valeur négative telle que Raymond Ruyer l'a élaborée ; il aurait fallu suivre la vraie dialectique de Paul Ricœur dans sa subtile analyse du volontaire et de l'involontaire ; il aurait été nécessaire de tenir compte des recherches de A. Hesnard et de P. Ricœur et mieux préciser la signification de la culpabilité. Bref, l'auteur en discutant les études contemporaines aurait enrichi sa position. Peut-être alors, la doctrine philosophique à laquelle se réfèrent ces principes aurait-elle gagné en clarté, car il est difficile de comprendre comment cet évolutionisme latent puisse admettre par exemple « la croyance en l'image transcendante qui se trouve à la base même de notre culture » ? (p. 36). — Il est enfin pour le moins surprenant que ce texte d'inspiration scientifique ne comporte ni conclusion, ni bibliographie, ni index. Paul Diel ne se réfère, à une exception près, qu'à ses propres ouvrages ; ce qui témoigne d'une belle confiance en sa propre valeur, mais d'une excessive méfiance à l'égard de ses contemporains.

Pierre Furter.

SILVESTRE CHAULEUR : *Apostolat et colonialisme.* Collection « La Colombelle », 3. Editions La Colombe, Paris, 1961, 91 p.

L'auteur se livre à quelques considérations, à vrai dire banales, sur un sujet important, et qui aurait mérité un traitement moins expéditif ! Certes, ce qu'il nous dit des conditions actuelles de l'action missionnaire n'est pas sans intérêt, et son style vigoureux donne à cet ouvrage un accent chaleureux qui pourrait enlever l'adhésion du lecteur... s'il était au service d'une pensée plus étoffée. En fait, l'auteur ne consacre qu'un court chapitre — et avec quelle prudence ! — au sujet annoncé (l'apostolat et le colonialisme), le reste de l'ouvrage étant fait de quelques pensées hâtives sur la Mission en terre païenne aujourd'hui, et tout particulièrement en Islam. Son but est de secouer la torpeur d'une Eglise trop conformiste en la matière : « Allez, ce qui veut dire ne restez pas à dormir dans vos maisons et dans vos cloîtres — mais annoncez l'Evangile » (p. 9). Pour annoncer cet Evangile, il convient d'abord de le vivre devant les indigènes et avec eux ; de remettre au plus vite à ces derniers les responsabilités ecclésiales et de ne pas oublier d'utiliser les moyens modernes de diffusion (presse et ondes). — Répétons-le, l'auteur ne traite pas son sujet, un sujet sur lequel pourtant il y avait fort à dire. — Signalons une coquille amusante (p. 41) : Citant Paul (I Cor. 3 : 6), l'auteur, ou l'éditeur, lui fait dire : « J'ai planté, *Apollon* a arrosé. » Espérons que l'adaptation de l'apostolat réclamée par M. Chauleur n'ira pas jusqu'à ce syncrétisme ! ERIC FUCHS.

HERMANN NOACK : *Sprache und Offenbarung.* Zur Grenzbestimmung von Sprachphilosophie und Sprachtheologie. Gütersloh, Verlagshaus Gerd Mohn, 1960, 224 p.

Cette étude aboutit à une discussion autour de la problématique de la démythisation propagée par R. Bultmann. L'auteur s'approche de ce problème par une voie originale : il traite le thème du langage et les possibilités et limites de la démythisation deviennent illustration de ce thème. La philosophie du langage et la théologie du langage s'accordent quand leurs limites méthodiques ainsi que leurs sens divergents sont respectés. Cela exige une confrontation dialogique (220). — Cette conclusion est longuement préparée. Le livre commence par des réflexions sur plusieurs aspects de la philosophie du langage. En suivant la tradition de W. von Humboldt l'auteur définit le langage comme la fonction herméneutique de l'homme, laquelle constitue le « monde ». L'homme dévoile le monde, il est « weltoffen » (17-25, 38-40). Cette idée se trouve élaborée dans plusieurs analyses, par exemple : la pluralité des langues, l'aspect corporel (acoustique, etc.), le cercle de la compréhension (il faut déjà connaître ce que l'on veut comprendre), l'abstrait et le concret, etc. (33-75). — Le langage implique la compréhension de soi-même ainsi que celle du monde. Il y a un aspect d'éthique et d'engagement (90-110). Une conclusion commence à se dessiner quand l'auteur insiste sur la limite de la parole dans le silence. Ici se manifeste un échec ultime du langage : l'initiative de la parole de Dieu dont l'homme ne peut pas disposer. La philosophie se trouve restreinte par une théologie du langage (111-120). — Dans une deuxième partie ce sont les rapports entre mythe et révélation qui sont examinés. La parole de Dieu n'est jamais séparée du mythe, mais elle le transcende en même temps. Le problème central pour la théologie est : comment légitimer la parole divine dans les catégories de la conscience moderne ? (173). La philosophie a la tâche kantienne de montrer la possibilité et non pas la réalité de la révélation. Le fait de l'appel

de Dieu est irréductible, mais la théologie doit penser l'homme dans sa possibilité d'entendre Dieu, et la philosophie du langage doit approfondir la notion de cette possibilité, restreignant ainsi la théologie. C'est leur confrontation dialogique (180-220). C. A. VAN PEURSEN.

PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

PAUL CÉSARI : *La valeur de la connaissance scientifique.* Paris, Flammarion, 1960, 234 p.

Ce dernier ouvrage de M. Césari s'appuie si étroitement sur ses ouvrages précédents qu'il est presque impossible d'en parler sans mentionner les résultats les plus essentiels de ses enquêtes antérieures.

S'il est impossible de définir le déterminisme en général, on constate l'existence d'une pluralité de déterminismes (cf. *Les déterminismes et les êtres*, Paris, Vrin, 1938). Mais cette pluralité de déterminismes — qui se lient entre eux dans un déterminisme plus général qui comporte néanmoins une contingence, elle aussi constatée — présentant « par l'intermédiaire de l'analogie une unité entrevue, nous permet de voir non pas l'insertion de la liberté sur le déterminisme, mais le desserrement du déterminisme, notamment par l'indétermination du déterminisme analogique de l'expression » (*Les déterminismes et la contingence*, Paris, P.U.F., 1950, p. 139). Acquérant une conviction de plus en plus profonde de la solidarité entre la connaissance et l'expérience, M. Césari étudie, à ce point de vue, les rapports de la logique et de la science. Il conclut qu'« il y a deux directions ontologiques dans la science, l'une qui reste immanente à la connaissance, celle des centres analogiques, l'autre qui tend à déborder celle de la science ». A cause des exigences de son étude épistémologique, seule la première direction a été examinée par l'auteur dans la *Logique et la science* (Paris, Dunod, 1955), tandis que la seconde était explorée dans son ouvrage sur *La valeur* (Paris, P.U.F., 1957). — Ces diverses études ont conduit M. Césari à se poser la question de *La Valeur de la connaissance scientifique* dans un ouvrage qui est tout à la fois une réponse à Poincaré et à Auguste Comte : le positivisme comtien avait en effet exagéré la portée de la connaissance scientifique, mais le pragmatisme l'a trop restreinte. A quoi s'ajoute une discussion des thèses épistémologiques de Jean Piaget et de la phénoménologie de Husserl. L'auteur distingue dans la science l'explication qui consiste en un rapport de principe à conséquence, c'est-à-dire en une « implication dont on apprécie la valeur et qui tend vers un but. Il y a compréhension, si de quelque manière que ce soit, se trouve dans le mouvement de l'explication une orientation de l'esprit qui remplace l'enchaînement des principes aux conséquences » (p. 84). Il conclut son premier chapitre en nous invitant à renoncer à voir dans la méthode phénoménologique husserlienne l'instrument capable de dégager le sens de l'entreprise scientifique : « La vérité est une construction, où expérience et connaissance sont indissociables et où le réalisme se trouve de nature dialectique. Cette connaissance ontique nous paraît absolument coupée de tout prolongement métaphysique » (p. 117). — Dans son deuxième chapitre, M. Césari étudie les modalités de l'explication scientifique, se penchant d'abord sur la nature de l'explication physico-mathématique et concluant que sens mathématique et sens physique se rejoignent à cause de « deux propriétés essentielles : implication réciproque de la technique expérimentale et des lois à expression mathématique ; et l'analogie, malgré des différences de détail, entre l'enchaînement des relations significatives en mathématiques et en physique » (p. 146). Il se demande ensuite quel est le rôle des mathématiques dans les sciences où elles ne jouent

pas le rôle essentiel (chimie, biologie, psychologie et économie) et termine son chapitre par l'étude des relations de la technique avec la connaissance théorique. L'importance de la finalité dans la technique conduit l'auteur à « rattacher l'explication technique à une compréhension des œuvres et non seulement à une explication » (p. 182). Si l'explication scientifique possède un caractère ontique (*ontique* désignant le fait que l'explication scientifique atteint les êtres étudiés par les sciences particulières), elle n'a pas de caractère ontologique ou métaphysique. En revanche, la compréhension qui a un caractère ontique moins satisfaisant a des résonances ontologiques : peut-être est-ce par crainte de ses prolongements ontologiques qu'on cherche à introduire l'explication scientifique partout, mais elle ne peut nous donner qu'une connaissance ontique et « les plus grands progrès dans l'explication scientifique ne peuvent lui faire faire un pas vers l'absolu » (p. 224). — En conclusion, il y a dans la connaissance scientifique une pression du connu sur la connaissance : il ne faut pas privilégier exclusivement cette dernière en représentant dans l'explication la relation de la connaissance à l'expérience comme celle d'une « expérience intérieure à la déduction ». En revanche, « à montrer que la recherche de l'essence dans l'induction pénètre la déduction physique elle-même, il semble qu'on réintroduise l'équilibre entre la connaissance et le connu » (p. 229). — Quant à l'Absolu, s'il peut y avoir des quêtes de l'Absolu dans des créations personnelles, il ne saurait y avoir ni explication scientifique de l'Absolu, puisque la connaissance scientifique ne débouche que sur des êtres, ni compréhension, puisqu'il s'agirait alors de dominer l'Absolu. — L'ouvrage très attachant de M. Césari repose sur une documentation étendue que le recenseur aimerait trouver groupée dans un appendice bibliographique. A. VIRIEUX-REYMOND.

WALTER BENJAMIN : *Œuvres choisies*. Traduction et notes de Maurice Gandillac. Collection « Lettres nouvelles ». Paris, Juillard, 1959, 323 p.

WALTER BENJAMIN : *Illuminationen*. Choix et notes de Dr. S. Unseld. Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1961, 445 p.

L'œuvre de Walter Benjamin n'a pas eu, comme celle d'un G. Lukàcs ou d'un E. Bloch, le privilège d'être éclairée par les événements politiques. Seule la curiosité d'un M. Nadeau, directeur des « Lettres Nouvelles », a permis au lecteur de langue française d'approcher cette pensée marxiste subtile, très riche, toujours étonnante soit par des articles parus dans « Les Lettres Nouvelles », soit enfin par une traduction d'un choix de textes d'une œuvre restée d'ailleurs fragmentaire puisque l'ouvrage capital auquel travaillait Walter Benjamin fut interrompu tragiquement. — C'est à Berne, en 1919, que Walter Benjamin commença à publier ses travaux littéraires qui attirèrent l'attention de H. von Hofmannsthal. Il suivit de très près les recherches de Husserl dont on retrouve l'influence dans les « Prolégomènes à une critique de la violence » où Walter Benjamin frappe déjà par son style sec, dépourvu d'argumentations. Devenu communiste (il collabora à l'Encyclopédie soviétique à Moscou), il maintint cependant ses positions éthiques et esthétiques, car s'il est en Allemagne, avec E. Bloch, le meilleur philosophe marxiste contemporain, il a toujours critiqué sévèrement le matérialisme dialectique. Emigré à Paris, il refusa de quitter l'Europe devant la menace nazie. Il dut cependant s'enfuir dans la péninsule ibérique. Retenu à la frontière espagnole, il s'y suicida, ouvrant par son sacrifice la frontière à ses compagnons de route. — Les essais traduits et annotés par M. de Gandillac couvrent l'évolution entière de W. Benjamin encore que la

période communiste soit quelque peu négligée. Le traducteur français a peut-être accentué le penchant philosophique d'un écrivain qui avait cependant « illuminé » tous les domaines contemporains. C'est pourquoi le choix que S. Unseld vient de publier et qui ajoute quelques inédits à l'édition monumentale de W. Adorno, parue en 1955 chez Suhrkamp, est plus équilibré. Il donne une image plus nuancée de la tentative de W. Benjamin de dépasser ses recherches littéraires par une réflexion éthique. Sa préoccupation essentielle fut en effet de discerner la place qu'occupent dans l'existence de l'homme contemporain les œuvres d'art actuelles. Réfléchissant sur Baudelaire, W. Benjamin souligne comme une nouvelle société urbaine, dominée par l'apparition du prolétariat, a éliminé une attitude esthétique. Dans « L'œuvre d'art au temps de ses techniques de reproduction », il signale combien les citadins sont traumatisés par de nouvelles modes de vie, non seulement dans leurs goûts, mais surtout dans leur perception artistique. L'homme est donc devenu insensible à l'attitude contemplative et c'est pourquoi le lyrisme n'a pour lui plus aucune signification. Alors qu'il est essentiel pour la communauté humaine de pouvoir partager ses expériences, l'information moderne livre des renseignements qui n'ont plus de valeur puisqu'ils sont réifiés. A propos de l'œuvre de Nicolas Leskov, Benjamin estime que le conteur, dont la narration était un moyen de conseiller autrui et d'entrer en communication immédiate avec l'auditeur, a disparu de notre civilisation. Cette évolution irréversible qui modifie toutes les formes artistiques conduit à des formes aberrantes comme le futurisme italien qui fait de la guerre « la satisfaction artistique d'une perception sensible modifiée par la technique » (p. 235). Le risque est grand de céder à d'autres tentations : à « l'esthétisation de la politique ainsi que la pratique le fascisme, la réponse du communisme est de politiser l'art » *(ibid)*. La position de Walter Benjamin est cependant beaucoup plus dialectique : pour maintenir l'espérance qu'il partage avec Ernst Bloch, il va tenter par la réflexion dialectique de rendre un passé chargé d'espoir. D'où l'importance d'une critique qui traduise et serve de médiation entre l'œuvre et son lecteur. La notion fondamentale de traduction est cernée dans l'abondant et un peu nébuleux essai sur « Les affinités électives de Gœthe », mais c'est dans « La tâche du traducteur » que Benjamin a réussi à la dégager dans toute sa richesse. Le traducteur est le modèle du lecteur idéal puisque toute œuvre d'art doit être traduite dans une interprétation qui ramène l'œuvre à nous comme elle nous transporte en elle. Toute lecture est traduction d'une vérité qui reste un mystère pour nous et qui signale une transcendance par rapport à toute perception. La perception d'une œuvre d'art suppose donc une traduction qui dévoile la vérité tout en maintenant le voile qui nous la rend sensible. Toute traduction, tout commentaire, toute lecture ne sont que des dévoilements voilés et pour W. Benjamin le modèle de la traduction est celle de la Révélation par les Ecritures. — Il est difficile de rendre compte de tous les thèmes, des remarques, des parenthèses qui ruissellent de cette œuvre. Certes, de perpétuels détours irritent si l'on imagine qu'ils égarent la pensée. En fait, ils manifestent la subtilité d'un esprit droit qui voulait respecter l'essence même de l'œuvre d'art, lui donner tous ses droits, tout en précisant son importance actuelle pour nous. L'excellente traduction de M. de Gandillac donne un équivalent suffisant du texte original et ses nombreuses notes facilitent et complètent certaines allusions. Mais les subtilités du texte n'apparaissent probablement que dans un contact direct avec l'original. Le choix publié par Suhrkamp pour un prix extrêmement modique, pourrait en être une excellente occasion.

PIERRE FURTER.

BERTRAND RUSSELL : *Histoire de mes idées philosophiques.* Traduit de l'anglais par Georges Auclair. Paris, Gallimard, 1961, 349 p.

« Ce n'est pas une épreuve très agréable que de s'apercevoir que l'on vous juge vieux jeu après avoir été pendant un certain temps à la mode » (p. 268). L'ouvrage tout entier montrera à ceux qui auraient tendance à trouver « vieux jeu » le philosophe de Cambridge qu'ils se trompent complètement. Ses idées, sans doute, ont une histoire et cela signifie que quelques-unes étaient fausses, d'autres partielles, même partiales. Encore est-ce l'auteur lui-même qui l'affirme ; il dit pourquoi et il explique comment il en est venu à une vision plus juste et plus riche de la connaissance. Rarement philosophe a été aussi simplement sincère avec lui-même, a reconnu avec autant de bonne grâce ses erreurs. Russell raconte comment, après avoir été successivement séduit par Hegel, Leibniz et Wittgenstein, il en est arrivé finalement à sa propre philosophie. L'ouvrage, par les souvenirs personnels qu'il rapporte, séduira le lecteur désireux seulement d'approcher un peu l'auteur de publications et d'actions publiques souvent discutées avec passion. Mais il apportera aussi une compréhension plus profonde de l'œuvre elle-même à ceux qui ont parfois été arrêtés par certains de ses aspects. Ajoutons que Russell a tenu à faire suivre son texte du début d'un *Essai* sur sa philosophie par Alan Wood, mort avant d'avoir pu l'achever, et dont il dit qu'il « clarifie admirablement certains points qui autrement pourraient être l'objet de malentendus ». JEAN-BLAISE GRIZE.

L. KUKENHEIM : *Esquisse historique de la linguistique française et de ses rapports avec la linguistique générale.* Préface de Maurice Rat. Leiden, Universitaire Pers, 1962, 205 p.

Le préfacier souligne l'originalité de cet ouvrage : il est seul de son espèce. Il faut donc relever l'importance de ce volume, qui comble une lacune incompréhensible. — Il s'agit en fait d'un véritable manuel de consultation. Non qu'on ne puisse le lire d'un trait ; mais l'accent est mis sur les références à des ouvrages que le temps menace de faire sombrer dans l'oubli. Il s'agit donc en fait presque d'une *bibliographie raisonnée* de la linguistique, qui constitue une aide extrêmement précieuse. — Chaque époque (dès 1800 à 1960, chacun des deux siècles étant divisé en trois tiers, ce qui donne une très grande précision au découpage), est analysée sous trois aspects : la linguistique générale, la linguistique française et la grammaire française. De cette manière, on ne peut que se retrouver facilement dans ce volume, d'autant plus que les appendices livrent non seulement un tableau de tous les périodiques linguistiques, mais encore leurs abréviations, la bibliographie des bibliographies et un index de « 2323 renvois composés sur cartes perforées par la machine IBM en 9 heures 12 minutes et rangés dans l'ordre alphabétique par la trieuse électronique IBM en 22 minutes ». — Où est donc le temps où on avait encore le temps de perdre du temps ?... J.-CLAUDE PIGUET.

MARCEL MÜLLER-WIELAND : *Syngeneia.* Sinn und Wege persönlicher Emporbildung. Bern-München, Francke, 1961, 240 p.

Il y a entre les divers hommes, et entre l'univers et l'homme, une complicité, une *consubstantialité* qui est implicitement vécue chaque fois que nous éprouvons une émotion ou un sentiment, chaque fois que nous percevons une réalité, chaque fois que nous communiquons par le langage. — Le mérite de cet ouvrage est moins d'attester cette consubstantialité (ce qu'il fait pourtant admirable-

ment, et de manière convaincante) que d'en indiquer les conditions de possibilité proprement philosophiques, ouvrant ainsi le chemin à une étude *critique* de la compréhension des êtres et des formes, et de la parenté originelle de toutes choses. — La *syngeneia*, c'est cette parenté essentielle, c'est cette origine commune ; ou plutôt, c'est le terme qui les désigne. Car il faut être nominaliste et retenir le langage, si l'on veut indiquer la réalité des choses comme le fait Marcel Müller. — L'auteur étudie tout d'abord la *syngeneia* dans l'histoire, chez les Hindous, chez les Grecs, dans le stoïcisme, chez Gœthe et chez Herder, dans la philosophie contemporaine. — Empruntant alors à Paul Haeberlin, son maître, l'idée de *Begegnung*, il en cherche les *motivations*. Une motivation, c'est ici l'activité subjective et dynamique d'une subjectivité individuelle, mise en œuvre chaque fois que je rencontre l'autre. (Toute l'anthropologie de M. Müller se détache ainsi sur le fond monadologique hérité de Haeberlin.) — Or, l'individu est dépositaire de motivations dites fondamentales (d'ordre phylogénétique), de motivations individuelles (dues au cours singulier de sa vie) et de motivations actuelles enfin, lesquelles sont seules réelles positivement. — La thèse de M. Müller consiste alors à affirmer que l'on *comprend* directement et immédiatement, par une intuition synthétique, la motivation. Le verbe *comprendre* s'oppose ici au verbe *connaître*, qui implique l'analyse et la séparation d'avec le réel propre à la méthode scientifique. Et l'intuition est *synthétique* non pas parce qu'elle réunirait ce qui était séparé, mais parce qu'elle précède toute dissociation. On se trouve donc ici en face d'une reprise consciente et raisonnée de la fameuse thèse grecque du « homoios-homoiô ». — Il faut remarquer ici que l'auteur n'affirme pas seulement la possibilité de comprendre ainsi les autres hommes, ce qui serait tomber dans une forme de psychologisme. La compréhension est aussi cosmique : elle touche aussi bien la réalité matérielle des choses que les replis d'une âme individuelle. L'image traditionnelle (due au *Weltbild* scientifique) est renversée : la compréhension de la nature devient subjective, et ce que toute psychologie traditionnelle a toujours tenu pour subjectif devient la rencontre objective de deux subjectivités.

Ce livre compte parmi les contributions les plus originales de la Suisse à la philosophie d'aujourd'hui. Et il est remarquable de souligner l'importance à ce point de vue de Paul Haeberlin, importance qui n'ira vraisemblablement qu'en augmentant. — Le très bref résumé que j'en viens de donner donne cependant une image imparfaite ; car une philosophie de l'intuition a toujours ceci de particulier, qui la distance de toutes les autres, c'est qu'elle ne se laisse jamais codifier en quelques phrases. Dans une philosophie de l'intuition, c'est le tout qui donne son sens aux parties. J.-CLAUDE PIGUET.

International Philosophical Quarterly. Vol. I, N^os^ 1, 2 et 3. New York, Fordham University, et Heverlee-Louvain, Berchmans Philosophicum, 1961.

« C'est après deux années de méditation, de consultations et de préparation technique que nous présentons cette nouvelle revue à la communauté mondiale des philosophes avec un mélange d'humilité et de confiance », nous disent les rédacteurs en tête de leur éditorial. Deux convictions les ont guidés : 1° les seuls horizons dignes de la philosophie actuelle sont d'envergure internationale ; 2° le seul principe d'unité profonde qui peut relier l'Europe à l'Amérique, l'Est à l'Ouest est constitué par le grand courant de la pensée théiste, spiritualiste et personnaliste. Contre ces deux affirmations, aucun esprit d'école ou de clan ne saurait prévaloir. Cette nouvelle revue sera donc ouverte à toute réflexion

sincère. Elle aimerait présenter au lecteur un « spectre » largement étalé d'opinions diverses et complémentaires reflétant les grandes questions accessibles à la raison humaine. — Deux équipes assureront, en étroite collaboration, la publication de ces fascicules trimestriels : celle de la *Fordham University* de New York et celle de la Faculté jésuite de philosophie du *Berchmans Philosophicum* de Heverlee-Louvain. — C'est avec une satisfaction particulière que nous tenons en main ces premiers volumes (ils totalisent entre les trois près de 550 pages). L'apparition d'un pareil organe en Amérique nous semble attester un renouveau sur le plan de la pensée. Et si l'on songe qu'en 1950 s'est fondée aux Etats-Unis une importante société métaphysique *(Metaphysical Society of America)* à laquelle ce *Quarterly* nous invite à nous joindre, il semble bien que la réflexion philosophique d'outre-Atlantique éprouve le besoin de s'ouvrir sur des perspectives plus vastes et plus profondes, ou plutôt de revenir aux grands problèmes essentiels. — Nous ne saurions résumer ici les nombreux articles que nous avons sous les yeux. Ils viennent d'Amérique, d'Allemagne, de France, d'Italie, de Hollande, de Belgique et d'Australie. Parmi les questions traitées, signalons : la communication philosophique, l'intentionnalité, la méthode en métaphysique, l'éthique de Max Scheler, la signification de la philosophie pour les Grecs, la logique de Plotin, le problème de l'existence, le problème de l'être et de la destinée, les limites de l'existentialisme religieux, etc. Des notices bibliographiques sont consacrées aux ouvrages récemment parus. — On nous objectera peut-être : Il existe en Europe une excellente *Revue internationale de philosophie*, dont nous ne saurions nous passer et que dirige activement à Bruxelles notre collègue, M. Jean Lameere. A quoi bon multiplier les périodiques ? Nous répondrons : Les formules sont différentes ; il y a place, sous le soleil de l'esprit, pour des expressions diverses. Les articles de la *Revue internationale* gravitent en général autour d'un même thème. Tel n'est pas le cas de l'*International Philosophical Quarterly*. Puissent ces deux organes marcher la main dans la main et se rendre mutuellement service pour le plus grand bien de la vraie philosophie.

RENÉ SCHAERER.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

AMIR MEHDI BADI' : *Monde et parole de Zarathoustra.* Lausanne, Payot, 1961, 185 p.

Les *Gâthâ* sont des hymnes attribués à Zoroastre lui-même. Ces textes sont, de l'aveu du traducteur, intraduisibles. Aussi livre-t-il ici un « essai d'interprétation », qu'il propose à la suite de neuf traductions dans diverses langues, dont il affirme que pas une fois dans aucun vers, le sens n'est le même. — La présentation typographique luxueuse est très réussie.

ORIGÈNE : *Esprit et Feu.* — Tome I : *L'âme.* — Tome II : *Le Christ, Parole de Dieu.* Paris, Editions du Cerf, 1959 et 1960, 2 vol. de 168 et 258 p.

Nous avons ici, en traduction française, deux premières parties séparées d'un ouvrage qui en comprend quatre dans l'édition originale allemande en un volume. C'est le P. Urs von Balthasar qui a choisi et rassemblé des passages tirés surtout des Homélies et des Commentaires, composant ainsi une anthologie où éclatent la richesse et la profondeur d'une pensée étonnamment féconde.

— Le premier tome contient des textes relatifs à l'âme et ses rapports avec Dieu, le second est consacré au Logos (Incarnation, Rédemption, Ecriture, Eglise). « Il n'y a dans l'Eglise aucun homme qui soit resté invisiblement aussi omni-présent qu'Origène », affirme le P. Balthasar dans sa remarquable introduction. Nous le suivons volontiers, et d'autant plus qu'il appuie son dire sur une preuve concrète de haute qualité.

Saint Anselme. Namur, Editions du Soleil levant, 1960, 190 p. Collection « Les Ecrits des Saints ».

Dans cette collection dont nous avons déjà relevé l'intérêt, le présent volume occupera une place de choix. Il nous donne en une excellente traduction la Préface du Monologion, le Proslogion, les dix premiers chapitres du *Cur Deus homo*, et se termine par quelques lettres et écrits spirituels. Cette nouvelle édition est due à la R.M. Marie-Pascal Dickson, oblate-moniale du Bec, archiviste-paléographe, dont l'autorité scientifique se manifeste encore par la qualité de la bibliographie et des notes explicatives qui accompagnent le texte.

ERNST BIZER, WALTER KRECK : *Die Abendmahlslehre in den reformatorischen Bekenntnisschriften.* Theologische Existenz heute, 47. München, Chr. Kaiser Verlag, 1955, 71 p.

Il s'agit de deux rapports préparés pour une Commission de l'Eglise évangélique allemande et présentés à Darmstadt dans le cadre des confrontations entre luthériens et réformés. Au nom des premiers, E. Bizer résume avec clarté les données fournies notamment par le Grand catéchisme, l'Augustana et les Articles de Smalkalde ; son exposé soutient la comparaison avec les chapitres correspondants qu'on trouve par exemple chez Friedrich Brunstäd et Edmund Schlink (*Die Theologie der lutherischen Bekenntnisschriften*, Bertelsmann et Chr. Kaiser Verlag). W. Kreck exprime le point de vue réformé en prenant pour base le Catéchisme de Heidelberg, puis il s'attache à analyser les intentions sous-jacentes à la doctrine de la sainte Cène. Loin d'esquiver leurs divergences, les deux rapporteurs les situent au niveau d'une problématique avertie qui confère à ce diptyque sa juste valeur.

KLAUS-MARTIN BECKMANN : *Der Begriff der Häresie bei Schleiermacher.* München, Chr. Kaiser Verlag, 1959, 144 p.

Dans cette thèse de doctorat présentée à l'Université de Bonn, l'auteur constate qu'il n'y a pas d'œuvre de Schleiermacher dans laquelle le concept d'hérésie ne soit présent, et il examine le rôle qu'a joué ce thème dans l'élaboration de sa dogmatique. Il relève que Schleiermacher se réfère à quatre hérésies de l'Eglise ancienne, et qu'il les fait intervenir lors de l'examen critique du contenu de la christologie et de la sotériologie. Ce recours au passé est sous-tendu par le désir de faire face à une situation actuelle, et de surmonter les crispations du rationalisme et du supranaturalisme pour proposer une christologie de type conciliateur.

L'Ecclésiologie au XIX^e siècle. Paris, Editions du Cerf, 1960, 393 p. Collection « Unam Sanctam », 34.

Cet important ouvrage (paru aussi comme numéros 2-4 de la *Revue des Sciences religieuses* 1960) rassemble les trzize travaux qui ont été présentés, en automne 1959, au cours d'un colloque ecclésiologique organisé par la Faculté de théologie catholique de l'Université de Strasbourg, et résume les débats qui

les ont suivis. On notera en particulier les contributions sur J. A. Möhler (par J. R. Geiselmann et B. D. Dupuy), sur Newmann (par H. F. Davis), sur l'ecclésiologie du Concile du Vatican (par A. Chavasse) et le problème ecclésiologique posé par le vieux-catholicisme (par V. Conzemius). Le chanoine Aubert (« La géographie ecclésiologique au XIXe siècle »), le P. Congar (« L'ecclésiologie sous le signe de l'affirmation de l'autorité »), Dom O. Rousseau (« Les attitudes de pensée concernant l'unité chrétienne au XIXe siècle ») et P. Evdokimov, seul non-romain du colloque (« Les principaux courants de l'ecclésiologie orthodoxe au XIXe siècle ») enrichissent le volume par des travaux de portée plus générale. Dans sa préface, le doyen Maurice Nédoncelle précise que l'ambition de cet ouvrage est d'apporter « une modeste part aux échanges d'idées et aux travaux d'information qui précèdent la réunion du prochain Concile œcuménique ». L'intérêt que suscite cet ouvrage dépasse certainement le but restreint qu'on lui assigne.

GEORG TYRRELL : *Das Christentum am Scheideweg.* Eingeleitet und übersetzt von E. Erasmi. Zum 50. Todestag von Georg Tyrrell hrsg. v. Friedrich Heiler. München, Chr. Kaiser Verlag, 1959, 191 p.

Au moment où la mort le surprit (15 juillet 1909), George Tyrrell mettait la dernière main à l'ouvrage qui allait ainsi prendre les dimensions d'un testament spirituel. Traduit en français par Jacques Arnavon et publié dès l'année suivante chez Emile Nourry, *Christianity at the Cross-Road* n'avait jamais fait l'objet d'une traduction allemande, et nous devons être reconnaissants à Friedrich Heiler de l'initiative qu'il a prise. Avec Loisy et Buonaiuti, Tyrrell est au cœur du mouvement moderniste, qui s'attaquant à l'intégrisme romain n'en sera pas pour autant une modalité du libéralisme théologique et devra combattre en quelque sorte sur deux fronts. Les critiques adressées par Tyrrell au mythe scientiste du progrès sont à cet égard des plus significatives.

CHRISTIAN WALTHER : *Typen des Reich-Gottes-Verständnis.* München, Chr. Kaiser Verlag, 1961, 176 p.

La sécularisation, en laquelle on voit communément un phénomène propre au XIXe siècle, met en cause à la fois l'eschatologie et l'éthique chrétiennes. Sa genèse est liée historiquement à l'apparition de conceptions nouvelles, soit philosophiques (Kant, Fichte, Hegel) soit théologiques (Schleiermacher, Rothe, Ritschl) déterminées en partie par une interprétation originale de la notion de Royaume. Le travail de M. Walther, thèse présentée à Kiel en 1955 et remaniée depuis, dénote une bonne connaissance des auteurs qu'il examine ; il a un peu trop l'allure d'une juxtaposition de monographies, si bien qu'on peut se demander si la continuité du processus de sécularisation, pourtant indiscutable, y est suffisamment perceptible.

HUBERT JEDIN : *Brève histoire des Conciles.* Tournai, Desclée, 1960, 216 p. Traduit de l'allemand par A. Vidick.

Il faut savoir gré à l'auteur, professeur à l'Université de Bonn, d'avoir respecté le caractère « en survol » que devait prendre nécessairement une œuvre si courte consacrée à un sujet si vaste. L'objectivité n'est pas absente de ce volume sans prétentions, qui décrit de manière alerte de très humaines péripéties. Des notes bibliographiques et une table chronologique lui apportent un heureux complément.

GYULA BÁRZCAY : *Ecclesia semper reformanda.* Zurich, Evangelischer Verlag, 1961, 196 p.

Le propos de l'auteur est de dessiner les traits principaux de la doctrine de la rénovation, ou de la réformation, de l'Eglise, telle qu'on la trouve dans l'enseignement des maîtres protestants du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècle jusqu'à Ritschl. Les aspects pris successivement par ce thème ecclésiologique sont présentés en une série d'analyses nuancées, qui restituent avec fidélité des prises de position variées, et qui constituent un apport intéressant, sur le plan de la description systématique, à l'histoire de la théologie moderne.

FRÉDÉRIC KLEIN : *La valeur du protestantisme moderne.* Neuchâtel, Messeiller, 1959, 93 p.

La lecture de l'ouvrage de M. J. de Senarclens (*Héritiers de la Réformation*, tome I, 1956) a provoqué les réflexions que M. Klein condense en une critique dont il faut relever le ton modéré et serein. Le protestantisme moderne, que M. de Senarclens a abordé avec une sévérité excessive aux yeux de M. Klein, mérite d'être réhabilité ; il est tombé dans certains pièges, sans doute, mais peut-on affirmer que ses adversaires soient francs de toute contamination ? Au surplus, il a maintenu, dans une formulation nouvelle qui n'était pas travestissante, quelques-uns des thèmes qui font la valeur permanente de la théologie réformée. On remerciera M. Klein de s'être livré à un examen qui n'est pas braqué à priori par la fausse dialectique orthodoxie-libéralisme, et d'avoir adopté une méthode souple, au moyen de laquelle il discerne avec objectivité les forces et les faiblesses des parties en cause.

JOSEPH-MARIE PERRIN, O.P. : *Le mystère de la charité.* Textes et Etudes théologiques. Paris, Desclée De Brouwer, 1960, 532 p.

Le mystère de la charité est inépuisable. L'auteur en a conscience en écrivant dans sa préface : « Tous nos développements feraient tout au plus penser aux cailloux que les enfants jettent en passant dans un gouffre pour écouter quelques résonances lointaines » (p. 10). N'en dit-il pas pourtant, ou trop, ou trop peu ? Trop, car ce livre manque de structure et de sobriété ; le lecteur est lassé par un ton constamment lyrique. Trop peu pour que nous saisissions quelles sont les véritables exigences de l'amour dans notre vie d'hommes. On reste à mi-chemin entre les Cantiques spirituels de saint Jean de la Croix et la Somme de saint Thomas d'Aquin.

J. STELZENBERGER : *Précis de morale chrétienne.* Traduction A. Liefooghe et J. Alzin. Tournai, Desclée et C^ie^, 1960, 424 p.

Il est impossible de résumer un précis de morale chrétienne. Cet ouvrage destiné aux étudiants présente, en une sorte de somme, toute la matière de la théologie morale. On est heureux de lire que «la connexion la plus étroite existe entre la théologie morale et les sciences bibliques » (p. 8). La doctrine exposée est très traditionnelle, voire conservatrice, tant en ce qui concerne les questions d'éthique conjugale que l'examen des divers systèmes économiques. Le chrétien a le devoir de servir sa patrie. « Un pacifisme radical avec refus de tout service militaire est en contradiction claire et nette avec la Révélation et la Tradition ecclésiastique » (p. 407). Le lecteur tourmenté de problèmes de conscience reste quelque peu sur sa faim.

Le sens du Concile, une réforme intérieure de la vie catholique. Lettre pastorale de l'épiscopat hollandais. Collection « Présence chrétienne ». Paris, Desclée De Brouwer, 1961, 60 p.

Un appel à la prière, un vœu de réforme, un aveu d'humilité (l'Eglise et le Royaume ne coïncident pas encore...), une forte insistance sur l'importance du laïcat, un relevé des grands problèmes de l'heure posés à l'Eglise romaine... Cette lettre pastorale tout à la fois ranime et tempère les espoirs que les catholiques-romains (eux seulement ?) mettent dans le concile dont la célébration débutera le 11 octobre prochain.

Mgr A. RENARD : *Situation actuelle de l'Eglise.* Collection « Présence chrétienne ». Paris, Desclée De Brouwer, 1961, 90 p.

Cet opuscule rassemble un certain nombre de conférences que l'évêque de Versailles a faites sur le déclin et le renouveau de l'Eglise. Il intéressera à cause des renseignements de sociologie religieuse qu'il comporte. Il irritera peut-être parfois par un ton qui rappelle celui du R.A.M.

J. P. TORELL, O.P. : *La théologie de l'épiscopat au premier Concile du Vatican.* Paris, Editions du Cerf, 1961, 334 p. Collection « Unam Sanctam », 37.

Cet ouvrage relève de la préparation du *Vaticanum II* qui doit reprendre le problème de l'épiscopat que le *Vaticanum I* avait inscrit à son ordre du jour sans avoir pu le traiter directement. Mais si la doctrine même de l'épiscopat n'a pas été abordée alors de front, elle a influencé considérablement les différentes rédactions de *Pastor aeternus.* L'auteur, avec une grande probité intellectuelle, présente dans toutes leurs nuances les débats, les projets, les orientations d'alors. Son livre est donc fondamental pour comprendre le rapport primauté-épiscopat dans la structure de l'Eglise romaine, pour comprendre aussi à quelles difficultés l'élaboration d'une théologie de l'épiscopat va se heurter lors du prochain Concile.

A. KERHVOORDE, O.S.B. : *Où en est le problème du diaconat ?* Bruges, Editions de l'Apostolat liturgique, 1961, 91 p. Paroisse et Liturgie, Collection de pastorale liturgique, 51.

On sait que l'Eglise catholique romaine cherche à redécouvrir le diaconat, qui a pratiquement cessé d'exister en tant que ministère spécifique pour ne plus guère être autre chose qu'un palier pour accéder au presbytérat. Des propositions assez radicales ont été faites à ce sujet, en particulier en Allemagne. Dom Kerhvoorde fait le point de ces études et en tire avec pénétration les conséquences immédiates (assez prudentes) et lointaines (plus audacieuses). Au moment où, dans les Eglises protestantes, l'engagement caritatif et liturgique du laïcat est à l'ordre du jour, il est intéressant de prendre connaissance de certaines préoccupations parallèles dans l'Eglise catholique romaine (cf. les chapitres sur les ordres mineurs, les diaconesses et la vie monacale).

La maternité spirituelle de Marie, II. Bulletin de la Société française d'études mariales, 17e année, 1960. Paris, P. Lethielleux, 1961, 152 p.

Lors de sa session tenue à Toulouse en 1960, la Société française d'études mariales a continué l'enquête historique commencée l'année précédente. Le

présent fascicule contient les rapports qui ont alimenté les débats, et qui embrassent la période du XII^e au XIX^e siècle. Sont étudiés les secteurs suivants : la théologie byzantine du IX^e au XV^e siècle, la fin du Moyen Age, le XVII^e siècle (hors de France et chez les spirituels français), le XIX^e siècle, représenté principalement par Newman et Scheeben. Les auteurs soulignent à plus d'une reprise que le devenir de la théologie mariale suit une courbe ascendante. Le XVI^e siècle et le début du XIX^e constituent cependant deux paliers, pour ne pas dire plus, dont l'existence n'est pas contestée, mais au sujet desquels on regrette de ne trouver que des indications très raccourcies.

HANS A. DE BOER : *Aux carrefours du monde.* Espérance et conflits de ce temps. Genève, Labor et Fides, 1959, 270 p.

La traduction française par M. Marion du livre *Unterwegs notiert*, qui a connu dès sa parution en 1956 un succès considérable, permet à un public encore plus étendu de connaître et d'apprécier cette œuvre qui est essentiellement un témoignage. De longs voyages dans le monde entier ont permis à l'auteur de décrire, avec une courageuse netteté, comment il a été confronté à des problèmes et à des situations qu'il aborde sans préjugés, et de faire ressortir les exigences auxquelles le christianisme doit apporter aujourd'hui des réponses vraiment originales.

A. G. MARTIMORT et F. PICARD : *Liturgie et musique.* Paris, Editions du Cerf, 1959, 280 p. Collection « Lex orandi », 28.

Les auteurs introduisent, reproduisent (dans la traduction du P. Roguet) et commentent avec beaucoup de pénétration et de savoir l'Instruction *De musica sacra et sacra liturgia* (Congrégation des rites, 3 septembre 1958). C'est un ouvrage important non seulement pour les liturgistes, mais aussi pour tous ceux qu'intéresse la musique d'Eglise. — L'instruction en question se trouve aussi reproduite presque *in extenso* dans le très intéressant *Directoire pour la pastorale de la messe à l'usage des diocèses de France*, adopté par l'assemblée des cardinaux et archevêques français (2^e éd., Edition Notre-Dame de Coutances, 1960, 144 p.). Ce directoire — replacé dans son contexte bien sûr — est un exemple extrêmement notable du souci de fidélité liturgique qui devrait animer les autorités de l'Eglise.

GOBU WALDER et SITA JUCKER : *L'histoire de Noël.* Genève, Labor et Fides, s. d., 22 p.

Le texte allemand a été traduit par Emile Marion. Les planches sont coloriées par Sita Jucker. C'est un livre pour les enfants, avec de jolies images et un texte tout à fait satisfaisant.

Universität und Christ. Zurich, Evangelischer Verlag, 1960, 216 p.

Recueillant le texte des onze conférences données à Bâle lors d'une « Semaine universitaire » interconfessionnelle, ce volume intéressera par la qualité des contributions de savants qui, croyants ou non-croyants, ont justement dédaigné les illusions d'une perspective harmonisatrice et exposent avec une parfaite franchise les conditions et les limites de leurs efforts particuliers.

Ginevra e l'Italia. Raccolta di Studi, a cura di D. Cantimori, etc. Firenze, G. C. Sansoni, 1959, 772 p.

A l'occasion du IV^e centenaire de la fondation de l'Université de Genève, la Faculté vaudoise de théologie de Rome a eu l'heureuse idée de publier ce

magnifique volume, dédié à l'institution jubilaire. Ce gros ouvrage, très bien présenté, contient dix-neuf études sur des sujets fort différents qui démontrent une fois de plus la fécondité de la Réforme, l'ampleur de son rayonnement et la complexité du réseau de relations créées entre la métropole calviniste et les terres d'expression italienne, cela jusqu'à l'époque contemporaine.

EDUARD SPRANGER : *Gedenkrede zur 150-Jahrfeier der Gründung der Friedrich-Wilhelm-Universität in Berlin.* Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1960, 26 p.

Texte d'un discours rectoral prononcé à Tubingue le 31 mai 1960. On y rappelle à grands traits le développement de l'Université de Berlin, les dangers internes et externes qu'elle eut à affronter pour rester fidèle à sa mission. De ses parrains Fichte, Schleiermacher, Guillaume de Humboldt, jusqu'à Harnack et Planck, que de noms parmi les plus grands de la science allemande ! Ce raccourci plein de ferveur s'achève sur un émouvant appel à la vigilance.

JEAN BRUN : *Platon et l'Académie.* Paris, Presses Universitaires de France, 1960, 128 p. Collection « Que sais-je ? », 880.

Aussi remarquable par son plan que par sa présentation, ce petit livre élégant et concis constitue une introduction au platonisme dont il n'est pas exagéré de dire que c'est un modèle du genre. Une familiarité intime et solide avec l'œuvre de Platon permet à M. Brun d'en exposer sobrement, mais sans les rapetisser, les aspects essentiels. On retiendra surtout les chapitres centraux (V et VI) portant sur *La connaissance et les idées* et *Les mythes.*

PAUL DIBON : *La philosophie néerlandaise au siècle d'or.* Tome I (1575-1650). Paris, Elsevier Publishing Company, 1954, 274 p.

La pénétration du cartésianisme dans les universités, aux Pays-Bas comme ailleurs, ne s'est pas effectuée sans rencontrer de sérieuses oppositions. Mais l'étude de ce phénomène général extrêmement complexe n'est valable que si l'on connaît bien les positions antérieures à la phase d'affrontement. L'intérêt de l'étude de M. Dibon vient de ce qu'il s'applique à décrire la situation intellectuelle, à vrai dire assez mouvante, des milieux universitaires de Leyde, Groningue, Utrecht, etc., autour de 1600, et qu'il ressort de son analyse que la période précartésienne recélait déjà, venant d'autres horizons, des éléments de la crise qui allait éclater au milieu du XVII^e siècle.

SPINOZA : *Ethique.* Textes choisis et présentés par Ferdinand Alquié. Paris, Presses Universitaires de France, 1961. Collection « Les grands textes », 150 p.

L'introduction est limitée au strict minimum, et c'est tout au long Spinoza qui parle. Les textes ont été choisis par M. Alquié, et c'est une garantie exceptionnelle. La traduction a été retouchée, et elle est suivie d'un *Vocabulaire* explicatif et très clair.

HANS WELZEL : *Die Naturrechtslehre Samuel Pufendorfs.* Berlin, W. de Gruyter, 1958, 114 p.

Le but de cette thèse présentée à Iéna en 1928, dont nous avons ici la première édition complète, était d'attirer l'intérêt sur un auteur injustement laissé dans l'ombre, alors que son audience a été considérable tout au long du XVIII^e siècle (traduite en allemand, anglais, italien, c'est à Barbeyrac qu'on

doit le texte français de l'œuvre maîtresse de Pufendorf, *De jure naturae et gentium*, 1672). Effectivement, l'importance de Pufendorf demeure grande dans l'histoire des idées théologiques ; après Grotius, et peu avant Thomasius, il a donné au droit naturel une vive impulsion, et préparé l'avènement de l'humanisme nouveau qui ne se veut plus tributaire des données fournies par la Révélation.

P. TOUILLEUX : *Introduction aux systèmes de Marx et Hegel.* Tournai, Desclée, 1960, 184 p.

L'auteur s'en tient à une présentation convenablement liée des éléments majeurs des doctrines hégélienne et marxiste. Il intercale entre les deux, d'une manière judicieuse, un chapitre consacré à Feuerbach, dont l'anthropologie a fortement marqué celle du jeune Marx. Sans remplacer la lecture d'ouvrages plus approfondis, le volume de M. Touilleux rendra service. On regrette que soient seulement ébauchées d'intéressantes conclusions sur *Pastorale et marxisme*.

JOSEF SCHMUCKER : *Die Ursprünge der Etik Kants.* Meisenheim an Glan, Hain, 1961, 400 p. « Monographien zur Philosophischen Forschung, XXIII.

L'auteur développe dans cet ouvrage une thèse de dissertation restée inédite, non sans la compléter par des recherches sur l'éthique précritique de Kant ainsi que sur les aspects moraux du *Nachlass*. Cela donne à cet ouvrage un caractère complet et même définitif, surtout que l'auteur tient compte d'une littérature très vaste.

Cet ouvrage témoigne de la tendance contemporaine de l'histoire de la philosophie, de se constituer comme une discipline autonome et objective. Le temps des « visions » ou des « interprétations » est révolu ; l'auteur nous avertit en effet qu'il vise une « objectivité indépendante de tout préjugé et de toute autorité, reposant sur les seules sources » (p. 25).

ROMEO CRIPPA : *Studi sulla coscienza etica e religiosa del Seicento.* ** *Esperienza e libertà in J. Locke.* Pubblicazioni dell' Istituto di Filosofia dell' Università di Genova, vol. XV. Milano, Marzorati, 1960, 163 p.

Redécouverte du libéralisme politique et religieux de Locke, un peu oublié, pas seulement en Italie. Sa nouvelle actualité.

Antonio Rosmini nel primo centenario della morte, a cura di Clemente Tiva. Firenze, G. C. Sansoni, 1958, VIII + 274 p. Comitato nazionale celebrazioni Rosminiane.

Cette Chronique du centenaire de la mort du plus grand philosophe italien du XIX^e^ siècle, encore si vivant, est précédée d'études synthétiques parmi lesquelles nous signalons celle de M. F. Sciacca sur la pensée de Rosmini, mieux connue aujourd'hui grâce à la publication de nombreux inédits.

CARLA CALVETTI : *La fenomenologia della credenza in Miguel de Unamuno.* Milano, Marzorati, 1955, 136 p.

M^lle^ Calvetti rattache la phénoménologie religieuse de Unamuno à son anthropologie, à l'homme concret qu'il fut, au primat en lui des valeurs vitales. On ne peut cependant faire ainsi abstraction des valeurs rationnelles, ni d'ailleurs les laisser seules régner, montre l'auteur avec justesse.

ROMAN RÖSSLER : *Das Weltbild Nikolai Berdjajews*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1956, 180 p.

M. Rössler distingue deux périodes dans le développement de la pensée de Berdiaeff, une pré- et une postrévolutionnaire, et il apporte sur la première, encore mal connue, des éclaircissements qui retiendront l'attention. La période de la maturité est caractérisée par la prise de conscience d'une tension entre l'esprit et le monde, et par la préoccupation de résorber ce dualisme en s'appuyant sur l'idée d'objectivation, en laquelle l'auteur discerne le thème central de la philosophie du penseur russe.

ANGELO SCIVOLETTO : *Il discorso analogico*. Firenze, « Philosophia », 1958, 145 p. Nuovi Studi, 4.

Défense du primat du problème de la connaissance, mais la philosophie ne s'y ramène pas tout entière. L'auteur le dit particulièrement aux tenants de l'« analyse du langage » ; la philosophie ne peut se ramener à une formalisation. De là, la justification du « discours analogique ».

PIETRO M. TOESCA : *Teoresi per l'uomo*. Firenze, « Philospohia », 1958, XXI + 190 p. Nuovi Studi, 3.

Une méditation sur l'homme, thème de l'anthropologie philosophique ; l'accent y est mis sur la crise de la raison, puis sur la communication des consciences et la transcendence. Puis des aperçus sur les courants actuels de la philosophie en Italie et sur la phénoménologie : raison phénoménologique, raison historique, raison critique.

RICHARD HÖNIGSWALD : *Wissenschaft und Kunst*. Herausgegeben von Dr. Gerd Wolandt. Stuttgart, Kohlhammer, 1961, 119 p.

Ce livre posthume a été édité avec le plus grand soin. L'auteur y part de l'analyse critique des *concepts* d'art et de science, ce qui constitue peut-être une méthode contestable. Il parcourt surtout le monde de l'art et ses diverses notions-clefs, pour aboutir à la conclusion que l'art et la science ne s'opposent pas, et que leur accord remet en question l'opposition traditionnelle du rationnel et de l'irrationnel.

Archivio di Filosofia. Direttore : Enrico Castelli. *Studi di Filosofia della Religione*. Roma, Fratelli Bocca, 1955, 237 p.

Contributions de E. CASTELLI : Ambiguità e Fede. — V. JANKÉLÉVITCH : La volonté de vouloir. — HANS URS VON BALTHASAR : Wissenschaft und Religion. — G. CHIAVACCI : La struttura trascendentale della rivelazione. — K. KERENYI : Interpretazione und Ursprung in der Wissenschaft der Religion und der Mythologie. — GASTON GRUA : Le fondement optimiste de la vraie piété selon Leibniz.

Metafisica ed esperienza religiosa. Roma, Fratelli Bocca, 1956, 298 p.

Contributions de E. CASTELLI : Filosofia profana e storia sacra. — R. LAZZARINI : Lo « status deviationis » nella filosofia moderna. — A. DEL NOCE : La crisi del molinismo in Descartes. — J. B. LOTZ : Metaphysische und religiöse Erfahrung. — E. PRZYWARA : Metaphysik, Religion, Analogie. — JEAN DANIÉLOU : Le problème théologique des religions non chrétiennes.

Husserliana : Tempo e Intenzionalità. Roma, Fratelli Bocca, 1960, 203 p.

Contributions de EDMUND HUSSERL : Universale Teleologie (texte allemand inédit de 1933 et version italienne). — ENZO PACI : Commento alla Teleologia

universale, puis : Tempo e relazione intenzionale in Husserl. — PAOLO CARUSO : L'Io trascendentale come « durata esplosiva ». Intenzionalità e tempo nella fenomenologia di Husserl. — FRANCO BOSIO : Costituzione statica e costituzione genetica. — WALTER BIEMEL : « Zur transzendentalen Phaenomenologie » von G. Funke. — ARMANDO PLEBE : Un tentativo di Estetica fenomenologica : J.-Cl. Piguet (Plebe relève l'intérêt des travaux de J.-Cl. Piguet, bien qu'aucune tentative d'esthétique phénoménologique ne lui paraisse jusqu'ici décisive). — LEO LUGARINI : Studi Husserliani.

NICOLA PETRUZELLIS : *Meditazioni critiche.* Napoli, Libreria scientifica, 1960, 341 p.

Recueil d'articles groupés par thèmes ; notons spécialement ceux qui concernent le problème des valeurs, leur universalité et leur individualité, la notion de possibilité, discutée à propos des vues de Nicolai Hartmann, de Karl Jaspers, puis de M. Heidegger, les grands philosophes vus par Karl Jaspers, dont le classement est soumis à de pertinentes critiques.

FAUSTO M. BONGIOANNI : *Evidenza dell'uomo nel lavoro.* Milano, Marzorati, 1958, 227 p. Pubblicazioni dell' Istituto di Filosofia dell' Università di Genova, XI.

Philosophie du travail, qui prend le problème à tous ses niveaux, y compris et avec prédilection les aspects humains du travail : la communication entre les hommes, l'exigence de justice sociale, la portée religieuse de l'activité humaine bien orientée. La préparation pédagogique de la jeunesse à un travail sainement compris n'est pas négligée.

SANTE ALBERGHI : *Metafisica e spiritualisti italiani contemporanei.* Milano, Marzorati, 1960, 317 p. Pubblicazioni dell' Istituto di Filosofia dell' Università di Genova, XVI.

On sait que l'idéalisme de Croce et de Gentile, longtemps régnant en Italie, est aujourd'hui supplanté par un spiritualisme dérivant d'Antonio Rosmini, nettement distinct du néo-thomisme. Le présent ouvrage en offre un bon panorama, s'attachant surtout à Armando Carlini, à M. Augusto Guzzo, à M. Federico-Michele Sciacca, à M. Felice Battaglia, marquant le lien avec la « philosophie de l'esprit » représentée en France par Louis Lavelle et René Le Senne.

MAX MÜLLER : *Expérience et Histoire.* Louvain, Nauvelaerts, 1959, 92 p.

L'auteur parcourt toute l'histoire de la philosophie en quatre leçons pour montrer le sens que peut prendre aujourd'hui l'histoire et le temps, dans une perspective où le néo-thomisme s'allie à la phénoménologie. A signaler une thèse intéressante sur le caractère non cyclique du temps *humain* dans l'Antiquité.

HENRI-L. MIÉVILLE : *Toleranz und Wahrheit.* Bern, Verlag Paul Haupt, 1955, 86 p.

Il était souhaitable que les lecteurs de langue allemande puissent avoir accès à la forte étude publiée en 1949 par M. Miéville *(Tolérance et Vérité, suivi de Liberté et Démocratie)*. C'est chose faite grâce à l'excellente traduction dont s'est chargé avec compétence M. Stauffer, de l'Université de Genève.

Imprimerie La Concorde, Lausanne